

Vol. III

Québec, Juin 1922

No 2

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



Organe de la
Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

PRIX : 20 SOUS



Les belles dents sont l'orgueil de toute femme qui a le souci de sa beauté.

INSTITUT DENTAIRE
MASSON, Limitée

Dr A. LANDRY, administrateur
111, rue ST-JOSEPH

Tel. 5750

Ouvert tous les soirs.

“Le cœur mène.....”.

Téléphone 5617

Quai: 203 du Pont
Tel.: 4961

CHARBON - SABLE

Nous pouvons toujours vous fournir
les meilleurs prix du marché con-
sidérant la qualité et le service.

J.-L. LACHANCE, Limitée

99, RUE DALHOUSIE, - - Québec

“Qui prend.....”.

Lettre à l'Amie

Air de la "Lettre du gabier"
de Botrel.

I

*Chère petite, s'il est vrai
Que dans la vie on ne devrait
Jamais quitter ceux que l'on aime,
Il faut pourtant gagner son pain
Et, parfois, au pays lointain !
Partir quand même, ...*

II

*Dans la campagne où, chaque jour,
Je marche en traçant mon labour,
La Terre est ma seule adorée,
Et pour elle seule, après vous,
J'ai rêvé d'amour, à genoux,
Terre sacrée !*

III

*Aux pays où j'ai voyagé,
Parmi tant de monde étranger,
Je n'ai vu reine ni bourgeoise
Ayant de plus riches bijoux
Que votre sourire si doux
De villageoise ...*

IV

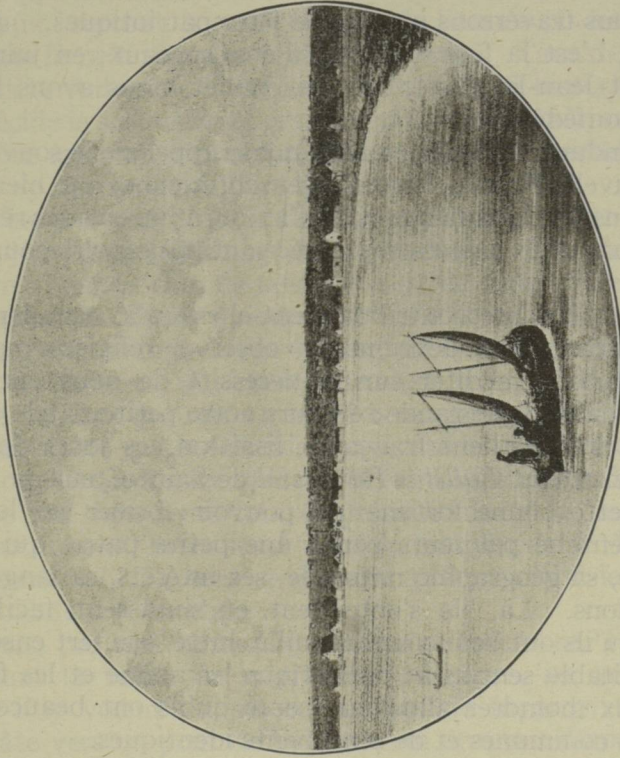
*Lorsque le crépuscule blond
Dore les champs et la maison,
Au fond de mon âme fidèle
J'appelle les jours de bonheur
Où je vous aurai sur mon cœur,
Ma toute belle !*

V

*Malgré les ennuis attristants
Je pressens bien que le printemps
Aura des airs de fiançailles,
Et que pour fêter notre amour
Le soleil dorera le jour
Des épousailles ...*

Alphonse DESILETS.

SUR LE SAINT-LAURENT.



Un paysage familier des côtes laurentiennes, en été.

D'UN MOIS A L'AUTRE

Nous traversons une ère de fêtes patriotiques. A la fin de mai, c'est la fête de Dollard des Ormeaux; en juin, c'est la Saint-Jean-Baptiste; le 1er juillet, nous avons la fête de la Confédération.

Pendant ces fêtes, ou bien nous rappelons le souvenir de la Nouvelle-France héroïque et chrétienne, ou bien nous célébrons le Canada-français d'aujourd'hui en nous rémémorant nos luttes passées et en précisant nos espoirs pour l'avenir.

Ces fêtes ne contribueraient-elles qu'à stimuler notre patriotisme, nous devrions les observer religieusement, en profiter pour méditer sur la nécessité de nous entr'aider afin de faire plus grande toujours notre petite patrie.

"Les Canadiens français", lisait-on ces jours derniers, dans l'excellent *Bulletin Paroissial* de Saint-Cœur de Marie, "ont cette bonne fortune de pouvoir former sur le territoire défriché par leurs pères une petite patrie qui a son histoire, sa géographie naturelle, ses intérêts, sa langue, ses aspirations. Là, ils s'entendent et s'unissent facilement parce qu'ils ont beaucoup travaillé, lutté, souffert ensemble. Un véritable sentiment patriotique les anime et les fait vibrer aux moindres allusions, parce qu'ils ont beaucoup de pensées communes et de sentiments identiques.

"C'est cette petite patrie que nous célébrons le 24 juin, c'est ce patriotisme sain, élevant et conservateur que nous y cultivons. Nous honorons, ce jour-là, un des trois patrons que nos pères s'étaient choisis dès les débuts de la Nouvelle-France, attestant ainsi l'unité de notre histoire et notre foi dans la protection divine."

A la veille de notre fête nationale, nous nous faisons un plaisir de donner à méditer à nos lecteurs ces excellentes paroles.

Rien ne peut plus émouvoir en même temps que charmer qu'une petite flânerie dans le Parc des Champs de Bataille nationaux, surtout à cette époque de l'année où les arbres ont toute la beauté robuste du renouveau. Tant de souvenirs s'élèvent de tous les coins de cette terre historique où s'est décidé le sort de deux grandes nations en Amérique!

Pour ma part, j'en ai fait le lieu de ma promenade favorite et j'y éprouve toujours de l'émotion.

C'est au pied du monument des Braves que je faisais, l'autre jour, mon pèlerinage hebdomadaire. Que de fantômes errent sur ce coin de terre couvert de sang autrefois, si délicieusement fleuri aujourd'hui! De combien d'embuscades indiennes n'ont-ils pas été les témoins ces grands arbres, deux fois séculaires, qui bordent le chemin Sainte-Foy? Ne sont-ce pas eux qui ont vu les féroces aborigènes décapiter dans les forêts qu'ils formaient avec tant de leurs semblables, coupés depuis, ce pauvre Frère Liégeois, en 1555, et n'est-ce pas dans leurs fourrés presque inextricables que se parquaient pour l'hiver les hordes indisciplinées de Richard Montgomery? Ne sont-ce pas eux qui ont abrité la redoutable bande à Chambers?

Puis, par une humide journée de septembre, 1759, là-bas, dans la vallée de la rivière St-Charles, les arbres de Sainte-Foy voient un peloton confus de fuyards, traînant à la hâte vers un pont de bateaux, un drapeau blanc déchiqueté, percé de trous, maculé. "Ce sont nos gens qui partent pour ne plus revenir", chassés par les "petites jupes" écossaises de Murray. Si, ils sont revenus, nos gens, l'année suivante, conduits par Lévis et, cette fois, ce sont les "petites jupes" qui fuient, poursuivies par nos milices et les sauvages. La lutte a été féroce mais sans résultat pour nous.

Plus tard, qu'est-ce qu'ils ont vu encore les vieux arbres du chemin Sainte-Foy ? Des militaires déguenillés qui traînaient un drapeau, qui n'était ni l'un ni l'autre de ceux de 1759 et de 1760. Ce sont des mousquetaires du Rhode-Island, des carabiniers de New-York, des francs-tireurs du Vermont, campés sur les hauteurs de Sillery et de Sainte-Foy, et qui, en attendant qu'ils assiègent Québec, s'en vont par la campagne piller les villas des riches Anglais qui ont acheté, dès le lendemain de la conquête, les terres et les maisons des nobles qui sont partis pour la France. Les vieux arbres, après le pillage, voient ensuite les hommes d'Arnould et de Montgomery faire bombance, pendant des semaines, avec les provisions des Murray, des Cramahé, des Caldwell, des Holland, des Cameron, des Ross, jusqu'à cette veille de Noël 1775, soir tragique de la mort du chef, à Prés-de-Ville.

Enfin, que n'ont-ils pas vu les vieux arbres, deux fois et trois fois séculaires, de Sainte-Foy ?

Pierre Loti est venu, un jour, en Amérique et comme les gouvernements n'avaient pas dessein de lui payer une prime d'immigré et de l'établir sur un homestead de l'Ouest, il est reparti, pour parler comme lui, dans l'espace immense et bleu "sur l'infinie solitude du silence, à peine bruissante des frôlements de l'eau".

L'auteur de *Pêcheurs d'Islande* n'a pas daigné venir rendre visite aux Aziyadés canadiennes et à nos Foutma québécoises.

Une petite visite dans nos étendues vertes et bleues lui eût peut-être donné l'idée de *Visions Canadiennes*.

Mais, bah ! Pierre Loti, paraît-il, bien que grand voyageur, n'a pas besoin de voir un pays pour y étoffer une intrigue de roman.

Sait-on que, sans être jamais venu à Québec, il a fait ébaucher à l'un de ses héros une idylle, en pleine Basse-Ville ?

Le morceau n'est pas, à la vérité, très compliqué, et cela n brille pas par la précision ni par la couleur locale. Cela se fût passé à Honolulu ou à Tombouctou que c'eût été la même chose.

L'épisode se trouve dans *Matelot*, l'ouvrage peut-être le moins connu de Loti, en tous cas le meilleur après *Pêcheurs d'Islande*. Il y fait promener son héros, Jean Borny, sur toutes les mers où navigue la "Résolue".

Un jour, la "Résolue" fait "une longue halte imprévue pour des avaries" à Québec.

Il avait fallu, à cette "Résolue" pour cette "halte imprévue" remonter le Saint-Laurent, mais Loti se f... de notre Saint-Laurent comme un poisson d'une pomme. Toujours est-il que, "dans une petite rue qui lui était déjà familière" on voyait Jean sortir, chaque soir, d'une maison, en compagnie "d'une blonde fille de dix-huit ans, qui était sa propre fiancée".

"Cela s'était fait très vite, ces fiançailles, comme un " jeu. Certain jour, un Français, à barbe grise,—bonhomme " à moitié riche, descendant des anciens colons du Canada— " qui visitait la "Résolue", s'était arrêté pour contempler " Jean à la manœuvre, et, à brûle-pourpoint, lui avait dit :

" Venez chez moi, j'ai trois filles; vous choisirez celle " que vous voudrez, pour vous marier avec elle ".

C'était tout, mais c'était assez. Jean suivit le bonhomme et il se fiança aussitôt avec Marie. Et Loti continue :

" Comme des promis, ils sortaient ensemble sans qu'on y " trouvât rien à dire". Ceci se passait au commencement d'avril, à Québec et, pourtant—ô couleur locale, voilà de tes coups!—Marie s'en allait seule avec Jean "par des sentiers d'herbe, errer jusqu'à la nuit close".

Vrai, il eût mieux valu alors les faire marcher à la raquette avec des flambeaux. Comment l'histoire se termine ?

Comme toutes les idylles qui s'ébauchent pendant les visites de croiseurs français dans le port de Québec.

Malgré les supplications de Marie, de ses deux sœurs et du "bonhomme à barbe grise", Jean partit, "se disant qu'il "écrivait bientôt, qu'il reviendrait sûrement, qu'il épouserait Marie peut-être Mais il était ainsi fait, que etc., etc."

Jean ne revint pas à Québec et il fit bien. Marie attend peut-être encore vainement la "Résolue" qui doit lui ramener son matelot : à moins qu'elle ait épousé un soldat

Des dames ferventes de la mode et des luxueuses toilettes ont dû être grandement scandalisées, pâlir de dépit, rougir de jalousie, l'autre jour, quand une revue féminine, avec preuves très claires à l'appui de ses assertions, a annoncé que la femme qui portait la plus riche toilette dans l'univers, n'était pas une femme de millionnaire de la Cinquième Avenue, à New-York, ni une habituée du Boulevard des Capucines, à Paris, mais une vulgaire Esquimaude du Groenland. Cette sauvagesse, d'après les récits très véridiques des explorateurs aussi consciencieux que le Dr Cook, ne mettait jamais le nez hors de sa hutte, sans être couverte des pieds à la tête de fourrures d'un prix inestimable.

C'est pour le coup que toutes les grandes dames vont se mettre à envier, non plus les rues à la mode : Rue de la Paix ou Cinquième Avenue, mais la Rue des Pingouins, Groenland, ou l'Avenue des Ours Blancs. Ceci vous apprendra, mesdames, à vanter vos beaux atours. A notre époque, même les sauvages, même les cannibales des régions les plus reculées, peuvent revendiquer à votre face l'honneur de la civilisation dont vous êtes si fières et ils pourraient, au besoin, opposer à votre luxe leur luxe, à vos modes leurs modes.

Etudions l'histoire de toutes les tribus indiennes, étudions la mode chez nos Indiens: nos Sioux, nos Algonquins, nos Montagnais, nos Hurons, nos Iroquois, etc., et toutes les grandes dames envieront leurs coiffures d'abord. Elles ont tort.

Sans vous en douter, belles dames, vous l'avez déjà copiée cette coiffure: panache de plumes de faucon avec piquants de porc-épic; n'est-ce pas là votre coiffure du soir? Vous aurez bientôt, si ce n'est pas déjà fait, leur manteau, manteau de fourrure orné de différents poils, et leurs chaussures, ces mocassins doux et moelleux. Vous avez déjà tout essayé à vos pieds mignons; l'une de vous a lancé, vous le savez, les semelles et les talons de souliers en verre taillé, et, n'ayant plus rien de nouveau à vous mettre sous les pieds, vous allâtes déjà dans les salons pieds nus; et vous marchâtes en chaussettes, il y a quelques deux ans; demandez aux jeunes filles millionnaires de New-York. Que vous seriez heureuses, dites-le sans fausse honte, si vos maris, au retour d'une excursion de chasse au Groenland, vous apportaient en cadeaux, des mocassins en vison, pour l'hiver, en daim pour l'été, avec semelles en peau d'élan.

Non, ne pâlissez pas comme cela de jalousie, vous ressemblez déjà par plus d'un côté aux Esquimaudes.

Nous en sommes au radio; nous ne parlons plus que du radio et nous n'entendons plus parler que du radio.

Nous aurons donc vécu au commencement du plus grand siècle de l'histoire. Il est certain que les générations futures nous envieront d'avoir été les témoins des plus beaux exemples dont puissent s'enorgueillir l'humanité.

Les inventions du génie humain ont bouleversé, sous nos yeux, les conditions de la vie normale. Nos grand'pères ignoraient tout de ce que nous savons aujourd'hui; que savaient-

ils, en effet, des chemins de fer, des paquebots, du télégraphe, du téléphone, de la lumière électrique, etc. ? Pouvaient-ils même se douter que l'air, un jour, allait être conquis, et que des hommes feraient concurrence aux oiseaux ?

Pourtant toutes ces grandes choses-là ne nous étonnent même pas. Nous sommes déjà habitués à l'extraordinaire. On dine, à l'heure qu'il est, dans des wagons-restaurants éclairés à l'électricité et filant à des vitesses vertigineuses, et nous trouvons cela très naturel.

Avec cela, naturellement nous trouvons étrange que les plus grands seigneurs contemporains de François 1er mangent avec leurs doigts. Qui sait si cette mode ne reviendra pas et si nous ne trouverons pas que c'est là une grande innovation du siècle. En tous cas, de nos jours, l'ouvrier ou le paysan qui mangerait sans fourchette serait considéré tout simplement comme un goujat.

Il est certain qu'un cultivateur aisé de nos jours vit cent fois mieux que ne vivaient eux-mêmes les plus grands rois d'il y a deux ou trois siècles. Notre habitant peut, en effet, s'offrir quantité de plaisirs et de jouissances qui étaient refusés, en ce temps-là, aux plus grands rois. Non seulement, il dispose à son gré des innombrables bienfaits de la science, des productions variées de l'Art, mais encore, il peut satisfaire plus facilement aux besoins les plus élémentaires de l'existence.

Malgré tout, avons-nous raison d'être plus fiers pour ça ?

DAMASE POTVIN.

UN ENCAN

Scène de mœurs rurales

PAR

G.-E. MARQUIS

auteur de

"Aux Sources
Canadiennes"

C'ÉTAIT un dimanche de fin d'avril 191... La neige était disparue et les voitures roulantes avaient de nouveau fait leur apparition, après les six longs mois d'hiver. La campagne, encore dénudée, bien que les chaumes des prairies commençassent à prendre une légère teinte vert grisâtre, se réveillait ; les branches des arbres laissaient poindre des bourgeons encore resserrés dans leurs corselets, lesquels, bientôt, grâce à l'effet bienfaisant des pluies printanières et d'un soleil plus ardent, éclateraient sous la poussée de la sève montante.

Les sucres étaient terminés et les habitants songeaient aux travaux des champs, qui allaient bientôt commencer. Saison rude pour les laboureurs, mais après les interminables mois d'hiver, ils se sentent reposés et ils ont hâte de remuer le sol, de se pencher avec amour sur les sillons, pour y jeter, à pleines mains, la semence que Dieu se charge de leur rendre au centuple. Imbus de la conviction que Lui seul féconde la terre, et toujours obsédés par la pensée de leurs travaux champêtres, les terriens ne manquent pas alors, durant l'office divin auquel ils assistent tous, comme en tout temps, d'ailleurs, ils ne manquent pas, dis-je, de demander les bénédictions du Ciel sur leurs prochaines semailles et, au sortir de l'église, de se communiquer mutuel-

lement, entre parents et amis, leurs espérances et leurs craintes à ce sujet. Ajoutons, en passant, que le dimanche est, sans conteste, à la campagne, le jour social par excellence et ceux qui sont privés d'aller à l'église, ce jour-là, pour "garder", comme on dit, en éprouvent toujours de vifs regrets, car, outre le devoir religieux à remplir, le prône du curé qui intéresse toujours, il y a encore, après l'office divin, une foule de nouvelles que l'on se raconte mutuellement, puis les annonces et les avis de toutes natures, qui leur sont communiqués à la criée, sans oublier la vente de produits de la terre au profit des "bonnes âmes !"

* * *

Au sortir de la grand'messe, ce dimanche-là, un jovial gros bonhomme, que la nature avait gratifié d'un organe vocal puissant, tout à fait propre à la fonction bénévole de crieur public, s'avance sur le haut perron de l'église, perron de pierres aux formes massives, bordé d'un garde-fou, et, ayant toussé à plusieurs reprises pour attirer l'attention, il fait signe à la foule d'écouter. Johnny Toussaint, c'était son nom, annonce d'une voix de stentor aux paroissiens de St-G..., que "le père José Bernard fait assavoir aux ceuses qui veulent se greyer à même un gros stock et un ménage de première classe, qu'il fait encan mardi qui vient. Tout le roulant sera vendu sans réserve: trois chevaux, douze vaches à lait, plusieurs taurailles, un cabrouet, un quatre-épées, une petite charette de voyage, des machines agricoles, de même que tout le ménage et le butin de la maison. Il y aura des bons marchés à faire. C'est le plus gros-t'encan que je ne me remets pas d'avoir crié depuis d'z-années. Craignez pas de vous déranger: ça vaudra la peine. On m'a prié de dire que les créatures y seront les bienvenues. Elles n'en auront pas de regret,

jé vous en donne ma parole, surtout les mères qui ont des filles à marier et qui veulent les avantager de bon butin de ménage; c'est une chance dépareillée. La vente commencera à neuf heures, beau temps, mauvais temps. Conditions: argent comptant ou de bons billets''.

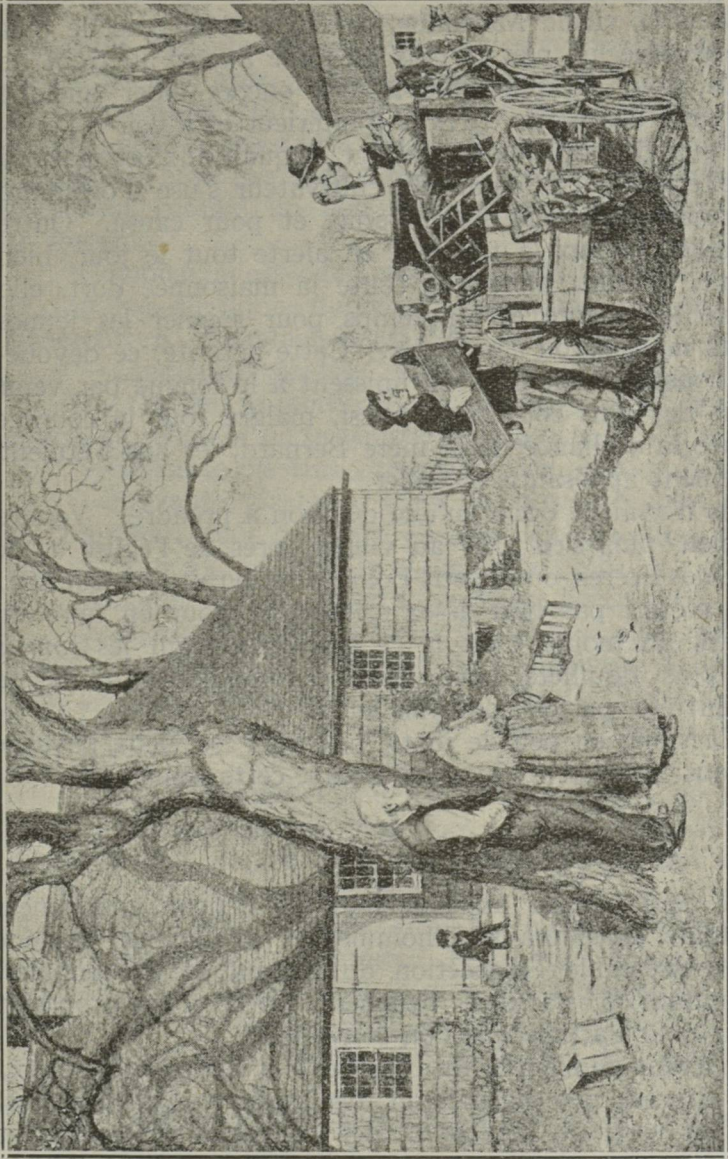
Les autres nouvelles annoncées à la suite, par le crieur, furent reçues avec indifférence et la voix de Johnny Toussaint, malgré ses efforts, se perdit dans le murmure confus des conversations paysannes, excepté pour un petit peloton plus attentif, qui faisait cercle autour de lui, toujours le même, pour l'interpeller et le taquiner, ce qui, d'ailleurs n'intimidait guère le père Toussaint, car il n'avait pas la langue dans sa poche.

Par groupes, dispersés çà et là sur la place publique, les hommes bourrèrent copieusement leurs pipes, pour se dédommager des deux heures d'abstinence de la grand-messe, et s'entretenirent des sujets qui les occupent le plus à cette époque de l'année: vente du sucre d'érable, labour du printemps, cherté des grains de semences, etc., pendant que les femmes, restées, pour la plupart, sur le quai de l'église ou groupées sur la galerie de la salle publique, commentaient, avec des paroles de pitié, le malheur qui avait frappé, quelques semaines auparavant, les Bernard, et les obligeait à quitter le foyer où le père est né, pour s'en venir manger une bien faible rente au village. "La mère José, une si bonne vieille, en mourra d'ennui, c'est sûr, disait l'une de leurs voisines. Il est vrai qu'elle et puis le père sont trop âgés aujourd'hui pour cultiver. Ils doivent avoir bien de la peine, tout de même, et ils sont bien à plaindre. Mais, que voulez-vous?—c'est le bon Dieu qui mène tout. Faut bien qu'ils se conforment à sa volonté''.

Non, ce n'était pas de leur faute, si, à cet âge avancé, les époux Bernard étaient forcés de faire encan et d'abandonner leur bien. Leur fils cadet, celui à qui ils s'étaient donnés, il y a quelques années, avait été victime d'un accident mortel, quelques mois auparavant. Parti joyeux, un matin, pour aller au bois, à quelques milles plus loin, dans les concessions, on l'avait ramené mort le même soir. En abattant un arbre, une branche sèche s'était détachée du sommet et lui avait défoncé le crâne. Et comme un malheur arrive rarement seul, sa jeune femme, d'une santé délicate et nerveuse, reçut un tel choc, en voyant arriver son pauvre mari ensanglanté et froid, qu'elle en perdit la raison. On fut obligé de la conduire dans une maison de santé, où elle expirait elle-même quelques semaines plus tard.

Les vieux restèrent avec leur petit-fils, âgé de huit ans, unique survivant d'une famille de quatre enfants. Le petit Louison, nom donné à cet enfant, frêle et débile comme sa mère, restait donc seul pour consoler quelque peu le grand-père et la grand-mère, dans leur double malheur.

Bien qu'agé de plus de 75 ans, comme nous l'avons déjà dit, le père José était encore assez vert. Il avait été un rude travailleur pourtant, et on ne l'avait jamais vu boudier à l'ouvrage. Bâti en hercule, doué d'une énergie de fer, et ingénieux comme l'étaient nos ancêtres, alors que la nécessité forçait ceux-ci à tout faire eux-mêmes, à la main—voitures de travail, harnais, instruments agricoles, meubles et même les grandes horloges—il avait, depuis sa tendre jeunesse, toujours été dur à son corps, sans jamais compter les heures de travail. Et Dieu sait s'il y a de la besogne sur une terre, pour un cultivateur qui veut employer son temps, afin de tout maintenir en bon ordre. Pour un vaillant, c'est sûr qu'il en avait été un. Son bien, ses bâtiments, son roulant, tout en était encore un vivant témoignage.



“Le dernier morceau que l'on vit hisser dans un camion encombré fut le berceau, le “ber”, comme on l'appelle communément chez nous. Le père José et la mère Marianne, à ce spectacle, restent muets, restent comme des statues de pierre...”

Mais la vieille Marianne, sa fidèle compagne de plus d'un demi-siècle, n'était plus de force à voir au *train* de l'étable; tout au plus pouvait-elle encore aider quelque peu à faire des petits travaux d'intérieur et à voir à l'ordinaire, quand la bru, de son vivant, vaquait aux occupations de l'extérieur. La femme du cultivateur s'use d'ordinaire plus rapidement que son homme, et pour cause. Outre que mille travaux la tiennent en alerte tout le jour, bien souvent, la nuit, alors que toute la maisonnée dort, elle doit veiller encore et longtemps pour soigner les jeunes enfants malades ou capricieux. Cette activité, ce dévouement constamment en éveil finissent à la longue par venir à bout des plus robustes. Aussi, malgré tout le courage et toute la vaillance de la mère Bernard, les ans s'étaient lourdement appesantis sur elle.

Ils n'avaient donc qu'une décision à prendre. Vendre leur bien, puis s'en aller au village, près de l'église et de l'école des Frères, où le petit Louison recevrait l'instruction, car il n'était pas bâti assez solidement pour en faire un *habitant*, du moins, c'est là ce que craignaient les *bonnes gens*, plus douillets pour leurs petits-enfants qu'ils ne l'avaient été, parfois, pour les leurs.

Et voilà, en peu de mots, pourquoi les vieux paysans qui nous intéressent faisaient encan, cette semaine-là.

* * *

A neuf heures, au jour indiqué, l'encan commença. Une foule considérable d'hommes et de femmes avaient fait au préalable l'inspection du roulant et du mobilier, déterminant à l'avance l'enchère que l'on se proposait d'offrir pour l'article que l'on convoitait.

L'avant-midi entier fut consacré à la vente des bestiaux, des voitures, des harnais et des instruments aratoires. Tout fut sorti de l'étable et des bâtiments attenants, et

offert à l'enchère, à quelques pas de là, par Johnny Toussaint qui, afin de dominer tout son monde, se tenait debout sur une grosse bille de bois franc.

L'encanteur était en verve et il ne manquait pas de gourmander les assistants, quand il trouvait que l'offre de l'un d'eux n'était pas assez élevé. Il savait faire la marchandise, tout comme un bon commis-voyageur. Ecoutez-le un instant.

“Combien m'est offert pour la Caille? Une belle vache de cinq ans, qui donne du lait d'un veau à l'autre, et du lait riche encore. Combien m'est offert?”

“—Cinquante piastres”, lança une voix.

“—C'est pas la moitié de sa valeur, surtout au printemps, au moment où la beurrerie va ouvrir.”

“—Soixante piastres”, renchérit une autre voix.

“—Soixante piastres. C'est un commencement, allez-y de bon cœur, mais il faudra encore bien des offres comme celle-ci, pour que je lâche la corde de la Caille”.

“Soixante et dix”, reprit la première voix.

“Soixante-dix piastres, pensez-y un peu; une vache qui donne, l'un portant l'autre, de 30 à 35 livres de lait par jour, pendant onze mois de l'année. Hé! là, Toine, regarde-moi un peu. Fais-moi un clin d'œil. Soixante-quinze pour toi?”

“—Oui”, répond Toine par un léger signe de tête.

“—Soixante-quinze, une fois. Celui qui l'aura à moins de cent piastres pourra se vanter d'avoir fait un bon marché. Soixante-quinze, deux fois. . . C'est quasiment le prix d'une taure. Donnez-moi au moins quatre-vingts, ou j'y perdrai ma renommée. Si je vous trompe sur les qualités de la Caille, je la reprendrai moi-même au prix vendu. Je connais ça, moi, les vaches. Envoyez encore un coup, au moins. C'est pas un *ragoton* de vache que je vous offre là”.

“—Quatre-vingts”, cria l'autre.

“—Bon! ça, c'est bien parlé! Thélesse: Tu connais ça, toi, les bonnes bêtes. Quatre-vingts piastres! Une fois, deux fois... Je l'adjuge à Thélesse. Tout fini? Tout le monde a fini; pas un petit cinq piastres de plus? Misère! c'est pour rien... Trois fois, adjugé à Thélesse”.

—“Thélesse qui?” s'enquiert l'écrivain.

—“Ah! oui, c'est vrai, Thélesse à Jonas, ajoute l'encanteur.”

Tout le stock d'animaux, les voitures et les instruments aratoires furent vendus dans l'espace de trois heures. Encanteur et assistants se dirigent alors vers la maison. Quelques hommes s'en vont, mais ils sont bientôt remplacés par leurs femmes, plus compétentes qu'eux pour connaître la valeur et apprécier l'utilité de ce qui restait à vendre. Le père José profite du va-et-vient pour faire entrer dans la maison Johnny Toussaint et le secrétaire, afin que ceux-ci se reposent un peu et prennent un bon repas froid, préparé la veille par la mère Marianne. Celle-ci, avec la politesse qui distingue nos paysans, s'excuse de n'avoir rien de chaud à leur offrir et les remercie du dévouement dont ils font preuve. Mais on ne vit pas en étranger l'un à l'autre à la campagne. Une voisine, qui déjà avait emmené le petit Louison dîner avec ses propres enfants, arrive apportant du thé bien chaud. Elle en donne aux deux hôtes, qui le dégustent avec des “hum” de satisfaction et, à force d'instances, parvient à en faire prendre quelques gorgées à ses pauvres voisins, qui n'ont pas le cœur à manger; pendant ce temps, quelques-unes des personnes qui sont là depuis le matin et qui ont l'intention de rester jusqu'au soir, mangent à la dérobée une petite collation qu'elles avaient eu soin d'apporter, tandis que l'on peut entendre, parmi les autres, une conversation comme celle-ci: “Ca se vend bien, Pierre, hein?”—“Si ça se vend bien? Je te crois, Baptiste. Il y a bien le quatre-épées qui s'est donné pour rien, mais ça fait longtemps qu'il est passé de mode et puis

il faut quasiment une échelle pour monter dedans. Mais, par exemple, la vieille jument grise, soixante piastres, c'est payé la peau et les os.—Ah oui! un sou le poil.—Ici, ça allait bien: le père en prenait un soin! Fallait voir la portion! Tu comprends ben, elle était toujours comme aux noces ici; mais quand elle sera rien qu'au foin et qu'elle aura eu un peu de misère, je t'assure qu'elle va se débiffer vite! . . .”

Mais l'encanteur, qui n'entend pas laisser tomber l'enthousiasme des gens, en les faisant trop attendre, réapparaît bientôt. Après vingt à vingt-cinq minutes de halte, tout au plus, il sort sur la galerie: “Mes amis, annonce-t-il, on va continuer la vente.” Aussitôt les gens de se grouper à ses pieds, en bas, sur le parterre. Articles de ménage, linge, ustensiles de cuisine et bien d'autres *agrès* furent alors exhibés tour à tour par le crieur, qui ne manquait jamais d'en faire ressortir toute la valeur. Il fallut procéder rapidement, car on ne saurait s'imaginer tout ce qu'un foyer comme celui des paysans qui, de père en fils, depuis cent ans et plus, vivent sur un même bien, contient d'articles variés et solides.

Les femmes voulaient tout voir, palper, soupeser avant d'offrir une enchère, mais l'encanteur était expéditif et savait en même temps retenir l'attention par ses réparties pleines de gros sel. Que de *candidats* seraient plus heureux s'ils avaient son talent!

“Combien pour cette couverte? Hé là! les gens frileux, c'est le temps de vous greyer de bon butin”.

“—Deux piastres”.

“—Vous dites deux piastres? Ça paye pas la laine. Vous paieriez huit à dix piastres au magasin pour une couverte comme celle-ci. Touchez-y, craignez pas, et voyez comme elle est épaisse et en même temps moelleuse”.

“—Trois piastres”.

“—Trois piastres, merci, madame, mais je ne la laisserai pas partir à ce prix-là. Avec une paire de couvertes comme

celle-ci, l'on peut économiser deux cordes de bois par hiver. A cinq piastres la corde, ça met la couverte bon marché”.

—“Quatre piastres pour vous, madame Girard?”

Sur un signe négatif, l'encanteur s'adresse à une autre commère.

—“Et vous, madame Boilard, vous savez apprécier les bonnes choses; vous mettez cinq piastres, hein? Non? Allons donc! Je ne veux pourtant pas me faire dire, ici devant les femmes, que je vieillis, que je ne suis plus capable de faire une vente qui a du bon sens. Voyons, madame, Boilard, donnez-moi quatre piastres et demie au moins? Ça y est, merci. J'ai quatre piastres et demie. La couverte s'en va! Quatre piastres et demie, une fois... deux fois... Si vous avez des remords de conscience, madame Girard, il est encore temps”.

—“Quatre piastres soixante-quinze”, dit alors celle-ci.

—“Quatre piastres soixante-quinze, ça, c'est parlé! quatre soixante-quinze, une fois... deux fois... Rien qu'un petit signe. Vous? Qui? Personne? Pas d'autre enchère? C'est ça qui s'appelle un bon marché. Trois fois... A madame Girard, la belle couverte”.

—“Quelle mame Girard?” s'informe encore l'écrivain.

—“Mame Girard du Bras: la femme à Narée.

* * *

L'encan est fini. Chacun s'empresse de régler son compte et, emportant ce qui est devenu sa propriété, se hâte de partir, les hommes pour aller faire le *train* de la grange, les femmes pour expédier le plus gros du *borda*, car on est en retard, ce soir-là.

Le soleil était tout au bas de l'horizon, lorsque la dernière charge de ménage rassembla quelques meubles que deux jeunes gens—qui songeaient sans doute à se créer un foyer—entassaient pêle-mêle dans un camion.

L'intérieur de la maison, de la vieille demeure ancestrale, aux proportions de manoir, à l'allure massive, mais aux formes agréables quand même, s'était vidée de tout ce qui en avait fait la richesse et l'agrément depuis plus d'un siècle.

Bâtie pièce sur pièce, lambrissée en bardeau à l'extérieur et crépie à l'intérieur, l'antique habitation était surmontée d'un toit très raide et percé de larges lucarnes. L'intérieur divisé en quatre grandes pièces, dont la principale était la cuisine, servant aussi de salle à manger, annonçait le confort et le bien-être. Dans les mansardes, il y avait encore plusieurs chambres à coucher et, au-dessus des entrails, le grenier et une pièce dite de débarras.

Bref, c'était une de ces vieilles maisons dont le type disparaît malheureusement, et qui attestent non seulement du bon goût de nos devanciers, mais aussi de leur esprit pratique et de leur habileté. Ils ont apporté ces plans de construction de la vieille Normandie. On retrouve encore plusieurs modèles de ces maisons d'habitation le long du Saint-Laurent, dans les campagnes établies depuis les premiers temps de la colonie.

Souhaitons, en passant, que la récente création d'une Commission de conservation des monuments historiques, sache sauver de la destruction ces reliques d'un passé que nous devrions nous faire un devoir de perpétuer dans le souvenir des générations montantes, afin d'endiguer un peu le flot envahisseur du camouflage moderne, même en fait de maison et d'ameublement, sans parler du vêtement. . . Mais revenons à notre scène de fin d'encan.

Les époux Bernard assistaient au départ des derniers débris, précieuses reliques de leur cher foyer, qui s'en allaient comme les glaces emportées par la débâcle au printemps.

Debout au pied de l'orme séculaire qui ombrage le toit de l'antique demeure, ils sont là, tous deux, près l'un

de l'autre, regardant d'un œil navré s'en aller ces chers objets, fidèles compagnons de plus de cinquante ans. C'est la table de cuisine qui a reçu tant de repas et autour de laquelle se groupait jadis la famille, nombreuse alors, pour refaire ses forces. La huche, la vieille huche, qui a été remplie tant de fois de cette farine de blé récoltée sur le bien même, farine riche, pétrie chaque semaine par les créatures et cuite au four d'argile attenant au fournil, pour en sortir en de beaux pains de ménage jaunes comme de l'or et fumant un parfum enivrant. Le rouet, le métier, le dévidoir, et les autres instruments ayant servi à préparer la laine pour les draps, ou le lin pour la lingerie de table, dont plusieurs armoires, des coffres et des bahuts étaient remplis, le matin encore, jusqu'à rebord. Le bon gros poêle à deux ponts, dont la chaleur bienfaisante avait si longtemps rayonné dans la gand'salle, sous la flambée de bûches d'érable et de merisier, pendant la saison rigoureuse, et que d'autres encore!

Les uns après les autres, tous ces objets s'en allaient et c'était comme des lambeaux arrachés aux cœurs des vieux, qui les voyaient s'entasser hâtivement dans les charettes. Comme le poète, ils sentaient que toutes ces choses ont en quelque sorte une âme qui s'attache à notre âme et la porte à s'attacher à elles et à les aimer.

Le dernier morceau que l'on vit hisser dans un camion encombré fut le berceau, le "ber", comme on l'appelle communément chez nous.

Le père José et la mère Marianne, à ce spectacle, restent muets, figés comme des statues de pierre, pendant qu'un jeune villageois s'estime heureux, lui, d'avoir fait à si bon marché l'acquisition d'un "ber" solide, "bon pour une autre douzaine de marmots au moins", semble-t-il dire, joyeusement à son compagnon qui, Roger Bontemps, tout en rallumant son bougon de pipe éteint, goûte le mot plein d'espérance.

Les vieux ont peine à retenir leurs larmes. Leur passé, leur jeunesse, l'arrivée des dix enfants que Dieu leur avait envoyés aux premières années de leur ménage, ceux de ce fils à qui ils s'étaient donnés, tout cela est rapidement évoqué par cette dernière scène de l'encan et défile successivement dans leur esprit. Ils les voient encore ces chers enfants dans ce petit "ber" qui fut témoin de bien des joies, de bien des espoirs et de bien des veilles aussi.

Aujourd'hui, tout s'effondre, tout leur échappe... Ils se font vieux, seuls, rien plus ne les retient ici-bas. La mort serait pour eux une délivrance.

Pourtant non, il ne fallait pas murmurer ni se plaindre. Dieu leur avait donné beaucoup, c'est pourquoi Il demandait beaucoup, sans doute. Et puis, leur petit-fils leur restait. Il fallait vivre pour lui. A la pensée de cet enfant, la mère Marianne, résolue, se dirige lentement vers la vieille maison et, l'apercevant assis seul, triste, sur les marches du perron, elle refoule sa propre douleur, prend le cher petit dans ses bras, le caresse, le baise au front, lui murmure à l'oreille des paroles de consolation, accompagnées de caresses maternelles: "Puisque le bon Dieu t'a enlevé tes parents, nous allons les remplacer. Ton père et ta mère sont sans doute heureux de voir que leur petit Louison n'est pas tout à fait orphelin et nul doute qu'ils sauront demander pour nous, au bon Dieu, une belle place Là-Haut, en guise de récompense. Ce foyer-là nous fera alors oublier celui que nous quittons aujourd'hui avec regret"...

Quand la grand'maman releva le front, elle s'aperçut que l'enfant, comme bercé par les caresses et la mélodie des mots guérisseurs, s'était endormi, la tenant étroitement enlacée par le cou.

* * *

Pendant ce temps-là, le père José, qui n'était pas loquace —il avait toujours été un homme d'action avant tout—le

père José, dis-je, avant de quitter la place, de monter dans le quatre-roues qui l'attendait près du chemin, avait voulu revoir encore une fois les bâtiments, en faire le tour, pénétrer dans toutes les pièces—l'écurie, l'étable, la bergerie, la porcherie, sans oublier les batteries, les tasseriers, ni la remise, —afin d'avoir la jouissance, la dernière sans doute, de se remplir les yeux et de se fixer dans la mémoire plus profondément encore, si possible, la vision des lieux où toute sa vie il avait peiné, travaillé, pour gagner le pain de la famille.

Le vide créé par le départ des animaux, des voitures, des instruments de culture, donnait un aspect lugubre à l'intérieur des bâtiments. Plus de hennissements ni de piaffements du côté de l'écurie, où les chevaux, naguère, accueil'aient le maître avec une joie nerveuse, quand il venait leur distribuer leur avoine. Plus de meuglements dans l'étable, comme autrefois, quand les vaches sentaient arriver les bonnes *bouettes* tièdes qu'elles convertissaient rapidement en lait et en crème. La bergerie est aussi muette: les brebis et les agneaux ne s'avancent plus à son arrivée pour lécher le sel qu'il leur offrait dans ses vieilles mains calleuses. Les porcs tapageurs, dodus et gourmands, ne font plus entendre leurs grognements dans la porcherie, et l'auge vers laquelle ils accouraient avec tant de précipitation, à son approche, ne recevra plus de ses mains le contenu du grand seau rempli à ras bord de la nourrissante portion. Le poulailler, si vivant, si animé, encore le matin, par le va-et-vient des belles poules et les cocoricos sonores du fier chanteclerc du troupeau ailé, reste froid à son passage.

Partout règne le silence, un silence de mort, et le cœur du maître se resserre, un poids l'opprime, l'étouffe presque, et il voudrait être capable de pleurer. Ne pouvant souffrir davantage la vue d'un tel spectacle, la tristesse d'un tel silence, le père Bernard s'en va rejoindre sa vieille, en refoulant au fond de lui-même jusqu'à l'apparence de son chagrin,

pour ne pas attrister davantage sa bonne compagne, qu'il sait encore plus affectée que lui.

Comme le soir approche, et qu'il faut descendre au village avant la brunante, les vieillards se décident à s'arracher de ces lieux, qui les tiennent rivés au sol, comme celui-ci garde, attachés par les racines, les ormes gigantesques qui s'élèvent çà et là autour de la demeure centenaire.

La seule plainte que le père José ne peut sempêcher d'exhaler et de communiquer à sa femme, en jetant un dernier regard, au moment où l'équipage franchit la barrière qui les amène dans le chemin du Roi, est toute simple et toute résignée, mais combien profondément elle exprime son attachement naturel à ce coin de terre qu'il a fécondé de ses sueurs sa vie durant: "Il m'eût été pourtant bien doux de vivre ici jusqu'à mon dernier soupir... si le bon Dieu l'eût voulu"... Et, cette fois, de grosses larmes coulent sur ses joues ridées...

* * *

Voilà bien l'âme paysanne de chez nous; celle qui, depuis trois siècles, ne connut pas d'autre ciel que celui de la patrie canadienne et ne rêve plus de retourner dans les "vieux pays", le "Old Country" si cher aux anglophones émigrés. L'esprit d'aventure pourra bien en éloigner quelques "jeunesses", momentanément attirées vers les villes; l'amour des voyages en fera passer la frontière à quelques autres; mais la masse du peuple est profondément terrienne, et quand un malheur s'abat sur l'un d'eux et le force à s'éloigner du pays natal, comme les vieux Bernard, qui, pourtant, ne s'exilaient pas, puisqu'ils s'en allaient demeurer au village paroissial, ces fils du sol sont tout désemparés et, jusqu'à la fin de leur *règne*, ils rêvent de retourner au foyer paternel, pour y vivre... et surtout y mourir.

G.-E. MARQUIS.

Québec, mai 1922.

AUBES ET REVEILS

LE RENOUVEAU

L'eau des neiges fondantes ruisselle encore dans le creux des andains. Les prés et les guérets, partout découverts, sous l'ardeur du soleil printanier, en sont profondément pénétrés. Elle dégèle et désagrège la bonne terre généreuse et féconde où s'élaborent mystérieusement la sève des frondaisons, le suc des fleurs, la chair vivifiante des fruits et des blés.

Au loin, les hautes futaies bruissent et s'agitent comme si chaque arbre sentait monter dans ses veines l'essence merveilleuse que la terre lui envoie et qui s'en va faire éclater les bourgeons dorés, brillants joyaux attachés aux doigts ténus des ramilles.

Dans les vallons et le lit des ruisseaux, peut-être restait-il quelque vestige de l'hiver, qui, pendant près de six mois, a régné, par monts et par vaux, retenant toute végétation sous le manteau protecteur de ses neiges, après avoir desséché les fleurs et chassé les oiseaux. Quand l'ouragan glacé passait en hurlant au-dessus des ravins et franchissait d'un bond les haies et les clôtures, il y massait comme à plaisir, en se jouant, le plus dense de ses embruns congelés en poudre aveuglante, qui s'y cache encore comme pour déjouer la recherche du soleil.

Mais voici l'heure, marquée par le Grand Ordonnateur de la nature, où elles devront, ces neiges parasites, disparaître à leur tour sous l'haleine du printemps, pour laisser chanter le ruisseau et babiller la rigole, là où la tempête rageuse les avait oubliées.

Voici l'heure aussi où le gazon terne, alangui, spongieux sous les pas, et encore imprégné d'eau, va s'assainir au clair rayonnement des journées. Les millions de têtes de son gramin déjà se redressent reverdies, pour humer dans l'air le souffle de la vie renaissante.

Dans les labours, où le tapis vert du gazon a été déchiré par le soc, dès l'automne, le guéret attend la main du semeur, le grain de pluie et le rayon de soleil dont Dieu se sert pour fournir à l'homme le pain de chaque jour, qu'il nous a appris à lui demander. Et c'est là que plus tard moutonnera, sous la brise errante, la vague dorée des épis.

En attendant de toute cette terre rajeunie s'exhale l'arome agreste des sillons, avant-coureur de senteurs plus subtiles et plus prenantes, lorsque, dans l'atmosphère parfumée, d'innombrables clochettes, attachées au sommet des buissons, carillonneront partout l'hozanna des fleurs.

Alors s'élèveront aussi d'autres voix dans le concert du renouveau, pour accompagner l'hymne grandiose du soleil printanier, rendant grâce au Créateur de lui avoir confié la tâche, non-seulement de substituer sur la terre sa lumière bienfaisante aux ténèbres de la nuit, mais encore d'y rappeler la gaieté des êtres et des choses, après les mauvais jours.

Aux clairs rayons des matins, chez les vivants, hommes et bêtes, s'accuse également, comme dans le règne végétal, le bonheur de revivre. Demeures ou étables, depuis si longtemps closes, laissent leurs portes plus largement ouvertes aux courants d'air attiédés, pour inviter à sortir. Et après de longs mois de stabulation, de licol, de lassitude et d'ennui, les pauvres bêtes, assoiffées d'air pur, s'élancent en des courses affolées, pour faire l'essai, dans le renouveau, de leurs forces alanguies; tandis que les jeunes, novices au pâturage, s'exercent sur leurs pattes flageollantes à des évolutions sans but et grotesques.

Les sentes qui rayonnent autour des bâtisses, asséchées maintenant, sont plus librement fréquentées par des gens affairés à la reprise des travaux agricoles. Sur les pelouses renaissantes, voire même au jardin potager, la volaille picore à la recherche des victuailles qu'avaient emmagasinées les neiges d'automne. De temps à autre, sous l'inspiration d'une fantaisie endémique, les ailes se tendent et battent dans l'air éperdûment, comme pour secouer la langueur des trop longs sommeils sur les perchoirs, et pour s'élever d'un vol trop lourd dans la liberté et l'espace enfin reconquis.

Là-bas, au-dessus des buissons, à l'orée du grand bois, perchent et volettent corneilles aux croassements narquois, hirondelles aux habitudes fidèles et une famille de merles dont le nid, trahi dans sa discrétion et sa sécurité par la chute des feuilles, était resté accroché au nœud de branches dépouillées, vide et lamentable sous la bise hivernale. Mais voilà qu'on y est revenu, parce qu'on revient complaisamment au foyer des bonheurs défunts. Et dans la vie des oiseaux comme dans celle des hommes, si les choses ont leur tristesse, si "elles prennent part à nos douleurs", elles conservent aussi quelque peu des allégresses que Dieu nous ménage ici-bas.

Autour de ce pauvre nid encore dénudé, voltige donc avec des pépiements de joie et d'espérance, le couple heureux qui va bientôt s'employer à réparer les ruines de l'absence. C'est en chantant qu'ils feront disparaître ces vestiges de la saison mauvaise et des jours méchants; parce que dans ces ruines, ils trouveront, avec de nouvelles promesses d'avenir, quelque chose d'un heureux passé.

Enfin, en ces jours de renouveau printanier, avec l'oiseau qui chante ses amours, avec la fleur qui s'ouvre pour embau-mer l'air, chantent aussi les cœurs et s'ouvrent aussi les âmes à la prière du culte marial, au mois de mai! Et si nous avons souvenance des premières impressions aux offices spéciaux de l'Eglise paroissiale, mieux encore peut-être sous

l'humble voûte d'une chapelle de pensionnat, si nous voulons remonter dans l'histoire de nos pauvres années, en ranimer les premières émotions, quel attendrissement ne nous revient-il pas de ces réveils de la nature lorsque, jeunes comme lui, nous chantions tout ce que chante le printemps.

O jeunesse de l'année, que de tendres souvenirs ne retrouvons-nous pas chez toi, de celle qui fut la nôtre et qui malheureusement ne revient plus jamais!

BEBE S'EVEILLE

Dans la blancheur de son berceau et la douceur de ses langes, comme dans son nid le frêle oiseau qui vient d'éclore, bébé s'est endormi.

Ses paupières closes, ses lèvres vermeilles et pincées, ses petits poings fermés et embarrassés dans les fines dentelles ou la mousseline légère, de temps en temps palpitent et s'agitent, dirait-on, sous un premier effort intellectuel.

Est-ce le premier rayon du soleil filtrant des buées de l'aurore, l'idée qui se fait jour et dont nous ne saurons comprendre ni le secret ni la candeur?

Est-ce l'intelligence qui s'accuse déjà dans un premier essai du mécanisme humain?

Est-ce le souffle dont Dieu forma notre âme qui se révolte et frémit déjà aux horreurs de sa prison de chair?

Pourtant, on est bien attentif à satisfaire et prévenir tous les besoins de cet être chétif qui ne sait pas encore demander. On a tout exprès atténué la bonne lumière du jour; on retient le bruit de ses pas; on fait silence, que dis-je, on n'oserait plus respirer en s'approchant de bébé qui dort!

Pourtant, l'eau régénératrice du saint Baptême a effacé les tares originelles de cette humanité qui n'a pas encore mérité par elle-même de souffrir et de pleurer.

Dormez donc votre angélique sommeil, cher petit! N'attendez pas que les rêves de notre vie s'en viennent le

troubler de leurs inquiétantes fascinations! Vous les connaîtrez trop tôt, ces cauchemars, qui trahissent nos intérêts, nos ambitions, nos passions!

Vous apprendrez trop tôt que nos plus grands réveils dans la vie sont presque tous des désenchantements de nos illusions!

Vous sentirez trop tôt que, venus sur cette terre pour y souffrir, non pour jouir, c'est à l'éveil d'une souffrance, bonne ou mauvaise, que nous devons ouvrir le plus souvent les yeux.

Et en effet, s'il n'en était pas ainsi, puisqu'il ne voulait plus dormir dans la douceur et la candeur de ses langes, pourquoi faut-il que la plainte ait marqué le réveil de bébé? Si ce n'est parce qu'au début, de même qu'à la fin de cette triste vie, toujours le pleur doit précéder et suivre le sourire?

Sans doute, après ce premier cri de détresse, ainsi que tant d'autres plus tard qui auront appris à dissimuler leur peine plutôt qu'à la consoler, il lui sera permis de sourire, ne serait-ce que pour livrer aux yeux de sa mère une image déjà fausse et trompeuse d'un bonheur rasséréné?

Mais non! n'enlevons pas aux mères leur confiance irréductible dans le sourire de leurs enfants. Encore qu'elles pourraient s'y tromper, laissons-leur dans la voix qui s'apaise, les pleurs qui s'évaporent et le sourire qui s'épanouit, l'illusion qui sourit elle-même dans leur bonheur.

Bien qu'il ne parle pas, enfant moi-même,
J'aime à lui demander: "M'aimes-tu quand je t'aime?"

S'il ne me répond rien,

Il me sourit du moins de son joli sourire;

C'est tout ce qu'il sait dire,

Mais il le dit si bien!"

Il ne le dira jamais mieux, soyons-en bien certains, lorsqu'un vilain sentiment d'hypocrisie trompeuse, d'intérêt

sordide, un remords peut-être, s'en viendra interpoler et détruire ce chef d'œuvre de candeur : le sourire de l'enfant.

N'attendons pas que l'âcre fumée du jour traverse et salisse le rayon de l'aurore, laissons les bébés sourire aux mamans!

Et maintenant, puisque dans ce berceau se trouvent éveillés l'amour de son cœur, l'orgueil de son nom, l'espoir de sa vie, ne permettrons-nous pas à l'heureuse mère de chanter aussi son bonheur ?

Que les mécomptes de la vie ne viennent pas encore assombrir de leur ombre l'éclosion d'une joie si pure et si grande!

Que les nuages fuient longtemps encore cette aube, pour ne s'amonceler que plus tard, bien plus tard, après l'ardeur des grands jours, quand le vent d'orage soufflera sur cet horizon. Hélas! ils viendront vite, les jours d'orage, apporter à la mère le reproche d'en avoir anticipé l'heure regrettable dans ses vœux et ses rêves d'avenir. Qu'il lui suffise et qu'elle jouisse bien de voir cette aube lentement grandir, s'éclaircir, pour se dissiper ensuite en perdant sa fraîcheur.

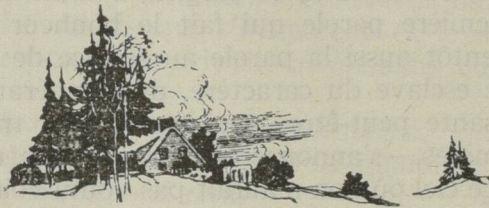
Bientôt le regard de bébé s'affermira, les mouvements se préciseront, et sur la lèvre surgira, comme une fleur au matin, la première parole qui fait le bonheur des mères.

Mais bientôt aussi la parole au service de la volonté, et la volonté esclave du caractère, du tempérament, de la passion naissante peut-être,—qui font hélas! trop souvent pleurer les mères,—s'annonceront comme des rumeurs de foudre dans ce ciel où l'on n'aurait pas voulu voir se dissiper l'aurore. Et les mères s'inquiéteront toujours ensuite de plus en plus, dans leur rêve anticipé, des heures sombres ou sereines de la journée qui se lève. De plus en plus elles voudront scruter dans la limpidité du regard, sur la ligne nettement dessinée d'un horizon d'âme encore pure, ce qui se passe au-delà; ce qui montera pour l'obscurcir dans

l'azur de l'œil n'ayant encore pleuré que des larmes sans ardeur.

Elles voudront surtout scruter l'avenir de cette vie qu'elles revivront elles-mêmes, en sous-ordre, par le souhait de leur pensée, la tendresse ou l'affection de leur cœur; qui leur apportera, dans ses réalisations ou ses mécomptes, la tristesse ou la consolation de leurs vieux jours.

“Comme un pêcheur, quand l'aube est près d'éclorre,
Court épier le réveil de l'aurore,
Pour lire au ciel l'espoir d'un jour serein;
Ta mère, enfant, invoque le destin!
Présent des cieux, que seras-tu sur terre?
Homme de paix ou bien homme de guerre?
Prêtre à l'autel? Beau cavalier au bal?
Brillant poète? Orateur? Général?
En attendant, sur mes genoux,
Mon beau lévite, endormez-vous.”



PETITE CAUSERIE LITTÉRAIRE

ÉCOLES NOUVELLES DE LITTÉRATEURS

La culture de "L'art contemporain" a fait surgir plusieurs écoles littéraires en France, si l'on peut dire écoles. En voici une intéressante nomenclature où chaque école est représentée par un nom d'auteur typique.

Lisez patiemment:—l'Unanimité-Jules Romains; le Paroxysme-Verhærem; l'Esotérisme-de l'Isle Adam; le Scientisme-René Ghil; le Décadisme-Paul Adam; le Magnificisme-Saint-Pol Roux; le Magisme-Péladan; le Symbolisme-Rodenbach; le Vers-Librisme-Gustave Kahn; l'Aristocratisme-Lacaze-Duthiers; le Visionarisme-Colomer; le Futurisme-Marinetto; le Primétérisme-Marc Dhamo; le Subjectivisme-Nan Ryner; le Sincérisme-Louis Nazzi; l'Intensisme-Charles Saint-Cyr; l'Idéalisme-Schuré; le Floralisme-Lucien Bolmer; le Dramatisme-Barzun; le Dynamisme-Henri Guilbeaux; l'Effrénéisme-Albert Loudres; le Bonisme-Edmond Thibaudière; le Druidisme-Max Jacob; le Plurisme-Adrien Mithouard; le Pluralisme-Arthur Craven; le Totalisme-André Billy; le Démocratisme-Bernard Lazard; le Philo-présentanéisme-Henri Lenzi; le Patriarisme-Jean Desthieux; le Vivantisme-Gustave Pivé; le Sérénisme-Louis Estève etc, etc.

Heureusement pour nos rhétoriciens, tous ces genres littéraires ne sont pas inscrits au programme de notre enseignement supérieur et de nos belles-lettres transcendantes. Il n'y a que ceux-là qui, frais émoulus des baccalauréats, voudront encore se donner du livresque et du cachet, auxquels s'offrira le grand embarras du choix. Nous supposons qu'ils se classeront dans la catégorie de nos exotiques

et qu'ils ont renoncé aux vieilleries du classicisme et du romantisme, pour cultiver "l'art contemporain".

C'est déjà fait, pour quelques-uns encore assez rares, consolons-nous.

Nos écoles poétiques ne sont pas, tant s'en faut, aussi nombreuses qu'en France. C'est à peine si nous comptons:— (Qu'il vous plaise d'en fixer vous-mêmes les prototypes) les Mirlitonesques, les Grandiloquents, les Annalistes, les Pastichistes, les Terroiristes, les Impressionistes, les Billettistes, les Mirliflores, les Snobistes, les Incompréhensibilistes, les Antipathistes, les Gobistes, les Larmoyants, les Rond-de-cuiristes, les Montréalistes, les Mutuo-mirantistes, et les cuistres, en réservant une place de choix pour les congrégations plus amènes du Féminisme et du Machèrisme.

C'est encore beaucoup trop, direz-vous, pour un jeune peuple qui n'est pas sûr d'avoir une littérature à lui. Peut-être!

Rien n'empêche, cependant, puisque nous avons le temps d'en causer, de chercher à connaître un peu la norme et l'attrait de ces genres nouveaux de là-bas qui tendent à s'introduire ici en déconcertant nos connaissances littéraires surannées, et, ensuite, de signaler chez nous des effets déjà notables d'imitation.

Après que le grand Victor Hugo eut bien mis son "bonnet rouge au vieux dictionnaire", ce qui lui permit ensuite de concrétiser plus à son aise "la biche illusion" et "l'aurore, crête rouge du coq matin", il restait tout de même à Victor Hugo peut-être encore quelque chose du vieux poète classique abdicqué, qui faisait sa gloire. Mais chez la plupart de nos artistes contemporains, ceux du moins de cet art nouveau dont nous voulons parler, on trouve comme une rage de tout détruire, tout remplacer, tout changer. On ira pour cela jusqu'à peindre... les voyelles!

Admirez le fameux sonnet de M. ARTHUR RIMBAUD

- “ A noir, I rouge, U vert, voyelles,
“ Je dirai quelque jour vos naissances latentes,
“ A, noir bonnet vêtu de mouches éclatantes,
“ Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

“ Golfes d'ombre! E, candeur des vapeurs et des tentes
“ Lances des glaciers fiers, sois blancs frisons d'ombelles;
“ I, pourpre, sang craché, rire des lèvres belles
“ Dans la colère ou les ivresses pénitentes.

“ U, vibration divin des mers virides,
“ Paix des pâtis semis d'animaux, paix des rides,
“ Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux.

“ O, suprême clairon plein de strideurs étranges,
“ Silences traversés des mondes et des anges,
“ O l'oméga, rayon violent de ses yeux!”

Avec cela, on aura créé toute une poétique, une littérature, une langue que les initiés seuls comprendront ou affecteront de comprendre, à seule fin sans doute d'avoir à classer parmi les retardataires, les arriérés, les ignorants, ceux qui cherchent avant tout du sens commun dans ce qu'ils lisent.

Mais continuons et remettons à plus tard l'examen particulier de l'influence de cet art contemporain exercé déjà chez quelques-uns de nos exotiques littéraires.

Voulez-vous maintenant quelque chose de “L'Imitation de Notre Dame la Lune”, de M. Jules Laforgue, un grand poète de notre temps, nous a-t-on dit naguère:

- “ Salut, lointains crapauds ridés, en sentinelles
Sur les pics, claquant des dents à ces tourterelles

Jeunes qu'intriguent vos airs! Salut, cétaçés,
 Lumineux! et vous, beaux comme des cuirassés,
 Cygnes d'antan, nobles témoins des cataclysmes,
 Et vous, paons blancs cabrés en aurores de prismes,
 Et vous, fauves voûtés, glabres contemporains
 Des sphinx brouteurs d'ennuis aux moustaches d'airain,
 Qui, dans le clapotis des grottes basaltiques,
 Ruminez l'Enfin! comme une immortelle chique!"

Notre ami Léonce, quand nous étions étudiants, disait : — "Tu sais, ce n'est pas difficile aujourd'hui de faire des vers. On écrit tout ce qui passe par la tête, sans se rendre au bout de la ligne. Ça gaspille plus de papier, mais on a fait des vers."

Ah! non, Léonce.—Il paraît qu'il y a encore en cela de la théorie poétique. Des vers, on le dit clairement, ce sont des mots. Peu importe si l'idée s'embrouille ou se travestit sous le chatoiement des mots. Ce style nouveau, en vers ou en prose, c'est un kaléidoscope où l'on voit miroiter, dans des combinaisons et des rapprochements divers, toute une verroterie de mots.

Le mot plutôt que l'idée!

"Comme la forme d'une idée", dit Vinet, "est donnée par l'idée, de même que celle d'un vêtement par le corps qui doit le porter, une idée vague ne peut donner qu'une forme sans vie."

Or, ce que semblent vouloir nous faire admirer les écoles nouvelles, ce n'est plus que l'habit sur un mannequin.

Il faudrait reconnaître avec Montesquieu, que les poètes sont des auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens et d'accabler la raison sous les ornements".

JUSTIN.

(Nous empruntons ces citations, vers et prose, à un mémoire présenté à la Société Royale du Canada par M. Napoléon Legendre.



REVUE DES LECTURES

Par DAMASE POTVIN

La production littéraire continue de monter, chez nous, comme du bon grain en bonne terre; elle est en général de bonne qualité.

Le *Terroir*, comme on a pu le voir depuis sa fondation, s'efforce de tenir ses lecteurs aussi complètement que possible au courant du mouvement littéraire de chez nous; aussi l'on peut voir par les notes bibliographiques que nous publions dans chaque numéro que nous tenons à rendre un compte exact de tous les nouveaux parus à la devanture de nos librairies. L'on nous rendra ce témoignage que Le *Terroir* est peut-être la seule revue chez nous qui s'est tracé le devoir de se spécialiser dans la bibliographie canadienne.

Madame Jules Fournier vient d'éditer *Mon Encrier*, recueil posthume d'études et d'articles choisis dont deux inédits de son mari, feu Jules Fournier. M. Olivier Asselin, qui fut l'ami intime et le collaborateur de M. Jules Fournier, a préfacé l'ouvrage qui est en deux volumes, le premier contenant spécialement des écrits politiques et le second des articles littéraires.

Comme le dit M. Asselin, il suffit de feuilleter rapidement ce recueil pour voir qu'on peut être né au Canada, y avoir été élevé, n'avoir pas même eu l'avantage d'une formation classique achevée et cependant acquérir une maîtrise parfaite du français.

Jules Fournier fut un homme de lettres dans toute l'acception du mot, bien qu'il s'occupât de politique—Il le faut bien—mais à sa façon. En tout il pensait juste: que ce fût un politique, en littérature, en pédagogie, en histoire et en linguistique. Et comme il avait le souci de la forme, tous ses articles, même, pourrait-on-dire, les plus "journalistiques" étaient des petits chefs-d'œuvre.

Nous avons donc eu infiniment de plaisir à parcourir ces deux jolis volumes où, pieusement, l'épouse de notre regretté confrère a publié les œuvres qui lui semblaient les plus propres à perpétuer sa mémoire; ce choix est l'œuvre d'un bon jugement.

Jules Fournier méritait d'être lu après sa mort et ses nombreux amis sauront gré à son inconsolable épouse de leur avoir procuré cette émotion de communier ainsi en sa mémoire.

M. Avila Bédard, directeur de l'Ecole Forestière de Québec, vice-président de notre société, a publié en plaquettes le texte de la conférence publiée dans un récent numéro du *Terroir* sur le "Rôle des Forêts dans l'Economie d'un pays". Tous nos lecteurs ont lu cette jolie pièce littéraire consacrée aux forêts bienfaites, surtout celles de notre "pays de Québec". On voudra la relire encore dans la nouvelle toilette que lui a donnée son auteur.

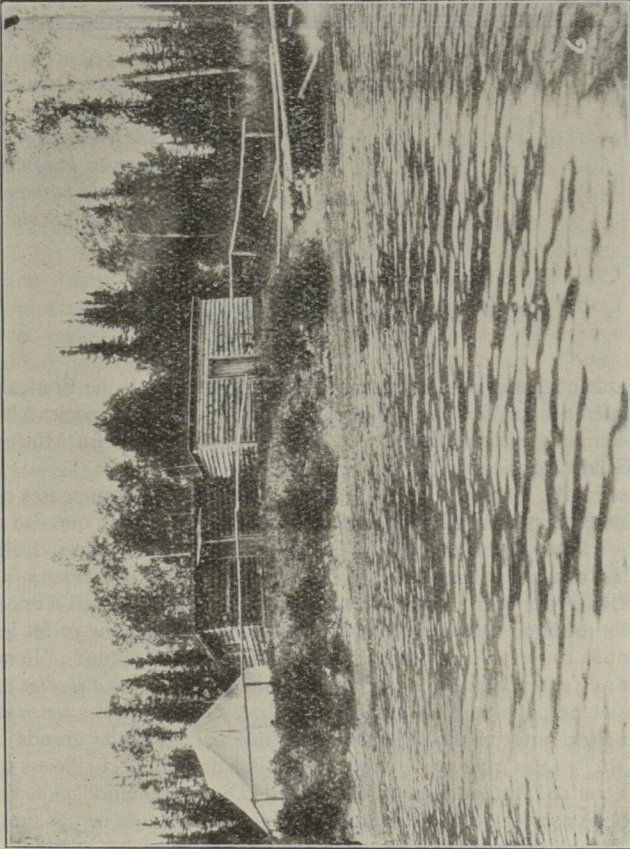
Le *Canadian Bookman*, publié à Toronto par la Bookcraft Publishing Company, Ltd., est devenu l'organe officiel de l'Association des Auteurs Canadiens, formée voilà près de deux ans et qui comprend une section anglaise et une section française dont le siège principal est à Montréal. Le *Canadian Bookman* est une revue exclusivement de langue anglaise. En devenant l'organe de l'Association des Auteurs Canadiens, ses éditeurs ont-ils pensé qu'il serait juste de fonder une section française? La section française de l'Association des Auteurs Canadiens doit, sans doute, compter pour quelque chose dans l'Association.

D'ailleurs, une vieille revue anglaise, publiée à Londres depuis 1882, vient de donner à ce sujet un exemple que le *Canadian Bookman* s'empressera de suivre. Nous voulons parler de la *Canadian Gazette* qui vient de fonder une fort intéressante section franco-canadienne contenant des articles bien rédigés en belle et bonne langue française et concernant spécialement la province de Québec. C'est ainsi que nous avons remarqué un article de l'hon. H. Mercier, ministre des Terres et Forêts, un message de l'hon. L. A. Taschereau, et une lettre de l'hon. Frank Carrell sur le développement des Canadiens-Français. Nos félicitations aux éditeurs de cette revue.

Nous recevons chaque semaine, avec un plaisir toujours nouveau, l'excellent *Bulletin de la Ferme* qui fourmille d'articles présentés généralement de façon des plus intéressantes et originales. Les articles de Jean de La Glèbe et de C. L'Habitant sont particulièrement agréables à lire et ne manquent pas, nous en sommes sûrs, d'intéresser les nombreux lecteurs de cette très utile petite revue agricole tout à fait pratique.

Nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs un nouveau collaborateur, M. Léo Roy, dont nous commençons, dans le "Coin des Musiciens" du présent numéro du *Terroir*, la publication d'une étude très sérieuse concernant la musique et dont certains critiques français, dont nous avons lu les appréciations, ont dit beaucoup de bien, quand l'auteur leur a soumis son manuscrit.

A LA PECHE



Scène que l'on peut voir tous les jours, depuis le commencement de la belle saison, dans tous les coins de nos Laurentides.

COIN DES MUSICIENS

“Ceux qui aiment Dieu sont émus d'une sainte joie, d'une affection divine et d'une tendresse qui leur fait verser des larmes lorsqu'ils entendent une excellente harmonie.”

(St-Jean Climaque, “Scala Sancta”, XVe degré.)

L'ESPRIT, LA MUSIQUE ET LA MORALE

Il y a quelques années, Ferdinand Brunetière, de l'Académie Française, donnait une conférence sur “l'Art et la Morale”. Cette conférence inspira à Monsieur Camille Bellaigue, quelque temps plus tard, un article sur “La Musique et la Morale” (*Etudes Musicales*”, 2e série).

Dans cet écrit, monsieur Bellaigue traite “d'une des plus fameuses conférences” du “fameux orateur”, à propos duquel le critique a écrit que “sa maîtrise s'étendait sur les choses mêmes qu'il affectait parfois de tenir pour indifférentes”. Or parmi les choses qu'il affectait parfois de tenir pour indifférentes à lui, l'éminent Brunetière,—comme la gloriole humaine aveugle, par l'orgueil d'une pseudo-autorité!—la musique était au premier rang. Souhaitons que ce fut le Brunetière d'avant sa conversion, le demi-savant, qui dit de la musique: “Je ne l'aime pas, et je ne m'y entends guère”..... On ne se donne pas la peine d'étudier un art,—cela fatigue et ne paye pas.....—mais on ose dire, s'appuyant sur son autorité en d'autres matières, autorité officiellement reconnue par les petits grands hommes de la terre, qu’“on ne l'aime pas”, oubliant que la haine intellectuelle est un crime monstrueux contre l'Auteur de ce qu'IL a créé de Divin. Quand “on ne s'y entend guère”, il est de notre Devoir de se taire, d'être Charitable, de ne pas propager la calomnie. Brunetière savait qu'en musique, il ne s'y entendait guère; il l'avouait même, ce qui prouve qu'il réalisait, en lui-même, son ignorance de cet Art. Mais la gloriole de professer (?.....) quand même, surtout à propos de ce dont on ne s'entend guère, lorsque l'on est orateur..... Le fait de ne s'y entendre guère vaut un brevet de compétence vis-à-vis de la plupart des humains; de là leur préférence pour..... ce que les faits nous prouvent chaque jour, et presque partout.

Dans sa "fameuse conférence", Brunetière, après avoir dit: "La Musique, je ne l'aime pas, et je ne m'y entends guère," ajouta: "mais, *tout de même*, il ne me serait peut-être pas impossible de la réduire à deux ou trois idées générales". Après l'absence d'affection, après l'admission d'ignorance, la criminelle présomption! Un *Artiste* avoue, après des années de labeurs incessants que, s'il a appris à Aimer la Musique, il n'a pu encore la Connaître dans toute sa Bonté, sa Beauté et son Utilité divines, mais un *orateur*, sans la formation technique et sans la compréhension mystique *indispensables*, se fait croire (?) et ose vouloir faire croire aux sourds qui l'écoutent, qu'il ne lui "serait *peut-être* pas impossible de la réduire à deux ou trois idées générales".

Ce "peut-être" accusateur trahit le superficiel qui s'échappe de l'entière vaine phrase débitée par l'*orateur* Brunetière, et il condamne de nouveau celui qui, avouant qu'il ne s'y entend guère, ose cependant "professer". Quant à sa prétention de "réduire" la musique "à deux ou trois idées générales", elle a raté, fatalement. L'Art ne se rapetisse pas pour le bon plaisir d'un étroit cerveau humain; au contraire, il faut que l'homme se grandisse intellectuellement pour connaître et comprendre un peu l'Art, qui est, lui, d'une nature élevée. Monsieur Bellaigue ajoute, avec raison: "Assurément, et par bonheur, il ne l'y eût jamais réduite ainsi", au sujet de cette *prétention* de Brunetière sur la musique. Pourquoi Brunetière s'obstinait-il à vouloir *briller* (?) dans l'incohérente vanité? La Vérité se vengea d'Elle-même en confondant l'ignorant audacieux dans la réalisation de sa propre et ridicule incompétence musicale: il n'a pu *réduire* ce qu'il *ignorait*, et ses fausses prétentions suivent son œuvre et y restent attachées, le ridiculisant devant les initiés, juste punition qui châtie tout profanateur du divin. Brunetière, grisé de succès terrestres, prit sur lui de *juger* (!!) les Arts! Il eût mieux fait de s'en tenir, modestement et justement, à sa spécialité analytique littéraire-littéraire. Il s'est permis de "*dénoncer*" dans chacun des arts, (hormis la seule architecture) *la tendance à l'immoralité*, et il ajoutait: "Que serait-ce, si je m'avisais de vouloir emprunter des exemples à la musique?" Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? ! Pourquoi n'a-t-il pu le faire? !

Les Arts sont *essentiellement* moraux; ils émanent de la Divine Création. Ce sont les humaines *imitations* et *dénaturalisations* d'arts,—lesquelles ne sont pas des Arts,—faites par des êtres immoraux, qui constituent les pseudo-arts. Les Artistes, eux, *s'oublient* pour Dieu et le Bien. Ils ne cherchent pas à se procurer la fortune et la gloire—buts immoraux dans l'Art,—et, par conséquent, loin de flatter les goûts dépravés des foules immondes, afin d'en tirer de "profitables" intérêts pécuniers, ils les combattent et s'efforcent de les épurer, de les rehausser vers l'Art divin, d'où elles s'acharment vers l. Bien et vers Dieu, Source Unique, Principe Éternel et Fin Indestructible de tout.

La *musiquette* est vaine et la *musicaille* est immorale. Sachons donc comprendre, et déduire logiquement.

Brunetière aurait dû chercher à apprendre cela avant d'oser *pontifier* humainement et pécher contre l'Art, par ignorance, heureusement pour lui.

Et que d'autres "docteurs" en ceci et nullités en cela, qui se servent de ceci pour juger cela!...

Quant à la musique, monsieur Bellaigue a "plus de complaisance pour elle". Son but est "non de la condamner, mais tantôt de l'excuser", "de l'absoudre" (de quoi? ! de ce que les hommes veulent la salir?.....) "et, s'il se peut" (!) "de la glorifier". "Malgré notre admiration, nous ne jugerons point in verbi magistri".... Monsieur Bellaigue excuse, absout plutôt Brunetière. "Le maître n'avait pas coutume d'exiger, fut-ce de ses disciples obscurs, une aveugle soumission. Toutes les libertés lui étaient chères, mais celles de l'esprit entre toutes. Pourvu qu'il excitât à penser, il supportait, il aimait peut-être que ce fût contre lui". Ses doctrines, n'étant pas indulgentes là où elles auraient dû l'être,—là où Brunetière *ignorait*,—elles ne nous convainquent pas trop de la prétendue impartialité que lui attribue charitablement monsieur Bellaigue.

"L'Art" ("disait-il avec sévérité", ajoute monsieur Bellaigue) "est immoral ou, du moins, tend à l'immoralité pour trois raisons, et qui sont de son essence même. Il y en a une, si je ne me trompe, qui saute aux yeux d'abord, et qui est que toute forme d'art est obligée, pour atteindre à l'esprit, de recourir à l'intermédiaire non seulement des sens, notez-le bien, mais du plaisir des sens". Cela est *vrai de ce qui tente de passer pour de l'art mais qui n'en est pas*. L'Art, pour atteindre l'Esprit, pour se rapprocher de Dieu, doit combattre "l'intermédiaire"—exclusif—"des sens" et doit purifier "le plaisir des sens". L'Artiste ne cherche pas, dans l'Art, "le plaisir des sens", mais il cherche l'expansion de l'âme en Dieu; il n'y cherche que Dieu, dans le Beau.

Ainsi, le *Musicien* ne cherche pas à plaire à l'ouïe: il lui suffit *d'entendre en lui, sans l'aide d'autre instrument que son âme*, les harmonies de la Création qui le rapprochent du Créateur; il ne se sert d'instrument matériel que, pour *exprimer*, tant bien que mal, son âme et pour en *transmettre* la pensée aux autres âmes, l'ouïe n'étant qu'accessoire, tout comme l'instrument.

Brunetière continue: "Le second germe de corruption que l'art enferme en lui, c'est qu'il imite la nature, laquelle est immorale, foncièrement immorale, à ce point que toute morale est en un sens et, surtout à son origine, dans son premier principe, qu'une réaction contre les leçons ou les conseils que la nature nous donne."

L'Art (?) qui imite (!) la nature ou quoi que ce soit, n'est pas de l'Art. L'Art véritable *reproduit*. L'homme *ne peut* imiter la Création, ni de lui-même ni dans ses œuvres; *il dénature en tentant d'imiter*. La Nature immorale! Quel horrible blasphème contre son Créateur! Parce que *notre nature, dénaturée par nos péchés*, est alors immorale, parce que nos instincts grossiers non-anéantis sont immoraux, on en conclut, à la gloire humaine et contre la Gloire Divine, que la Nature est "foncièrement immorale", la voyant de par *notre* vie immorale!

La morale est "une réaction contre les conseils" non pas de la Nature, laquelle peut nous donner de salutaires leçons, si nous savons les *comprendre*, mais contre ceux de notre nature aveuglée par le mal.

Brunetière continue toujours: "La troisième et dernière cause de cette immoralité qu'on peut regarder comme inhérente au principe même de l'art est une condition qui semble s'imposer à l'artiste et qui consiste, pour assurer son originalité, non pas précisément à se retrancher de la société des autres hommes et à s'enfermer dans sa tour d'ivoire, mais à s'excepter cependant du troupeau".

Pour assurer, non pas son "originalité", (qui lui est naturelle,) mais son intégrité, l'Artiste doit s'éloigner du "monde", du tourbillon réellement immoral qui y existe généralement, (puisqu'on y renie Dieu, pour encenser le veau d'or et pour y flatter ses passions et ses vices,) lorsqu'il désire œuvrer selon l'Esprit Divin. Cela ne l'empêche pas de revenir parmi les autres hommes, lorsqu'il leur doit son retour, selon sa Mission et par Devoir, afin de leur communiquer un message providentiel. L'Artiste *ne cherche pas "l'originalité" seule.* Il cherche Dieu seul, dans le Beau, "l'originalité" et le reste lui *sont donnés par surcroît.* La recherche de "l'originalité" seule voue et l'artisan et son "œuvre" au néant, fatalement.

"Ne cherche que le Royaume de Dieu et le reste te sera donné par surcroît". Voilà une immuable Vérité, d'éternelle Beauté, qu'il faut Comprendre et Respecter. La Souffrance nous la Désigne: l'Amour, la Foi et l'Espoir nous la font Comprendre et Vouloir.

A l'aide du troisième argument de monsieur Brunetière, et pour être logique, un partisan de cette humaine erreur pourrait qualifier d'*immorale* la Sainteté, pour la même prétendue raison. Les saints donnent *tout*, (y compris eux-mêmes,) à Dieu, ainsi qu'Il lui appartient, et Dieu leur indique ce qu'ils peuvent donner aux hommes.

Pour les Artistes et pour les Savants *véritables*, tout comme pour les Saints, il y a d'abord à observer le Premier Commandement. Cette Loi raisonnable a été faite *pour tout le monde*, mais tant d'hommes l'oublient, et tant d'autres se rebellent contre elle, que les esprits qui veulent s'épurer, ne pouvant le faire au milieu du monde perversi, suivent l'Inspiration Divine *dans leur conscience*, et s'isolent forcément, pour mieux saisir, dans la solitude, loin des distractions mondaines, pour, ensuite, venir donner aux hommes ce qu'ils n'auraient pu puiser au milieu d'eux: l'Idée divine obtenue dans une communion intime avec le Créateur universel. C'est précisément cette communion spirituelle, affranchie des souillures terrestres, qui est recherchée par les esprits supérieurs, lesquels ne pourraient rien sans elle.

L'harmonie des Saints est dans leurs actes d'Amour de Dieu et du prochain. L'harmonie des Artistes est dans leurs œuvres inspirées par l'Amour de Dieu et pour l'amour du prochain.

Dans la Musique, ce n'est pas ce qu'on entend de par l'ouïe qui est l'Art, mais c'est ce qui y est *exprimé* par les sons et ce que l'harmonie *évoque* en notre âme. Si saint Augustin a écrit dans ses "Confessions": "Je vous remercie, Seigneur, parce que vous avez délivré mon âme du plaisir de l'oreille", on ne doit pas en conclure, malgré l'opinion de monsieur Bellaigue, que, "pour les musiciens, ou plutôt contre eux, cette parole est terrible", si l'on comprend le mot *musicien* dans sa véritable interprétation, dans sa dépendance du divin. La condamnation de la profanation musicale et des profanateurs de la musique; "cette parole terrible" de saint Augustin, ne peut que réjouir les véritables Musiciens. Le "plaisir de l'oreille" *n'est pas* la Musique et n'est pas l'Art, et il est justement condamnable. Sur cette phrase de saint Augustin, que nous venons de citer plus haut, monsieur Bellaigue a écrit: "Elle renferme un conseil de perfection", et nous ajoutons: pour qui veut et peut le comprendre, selon son propre état, son propre degré de perfection. Monsieur Bellaigue continue: "Elle nous permet d'écouter et de goûter" (d'Ecouter et de Goûter en Dieu) "les voix ou les harmonies de la nature, le murmure de la forêt, la chanson du vent ou de la vague, et de l'oiseau".

Saint Augustin, présentant peut-être qu'on se servirait de certaines parties de ses écrits pour combattre ce qu'il admirait, en dénaturant sa pensée, éprouva le besoin d'ajouter des confirmations plus explicatives quant à son admiration du Beau, son amour de l'Art, sa compréhension de la Musique.

LEO ROY.

(à suivre)



LA GAZETTE DE LA SOCIÉTÉ

***—Le 7 février dernier, il y a eu concert-conférence à l'Hôtel de Ville, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres; conférencier, M. Edouard Fortin, avocat, directeur de *L'Éclaireur* de Beauceville. Concert par M. Raoul Dionne, baryton, qui chante le "Noël d'Holmes" avec accompagnement au piano par Melle Thérèse Bernier, et M. Charles Magnan qui donne au piano, "En courant" de Benjamin Godard. M. G.-C. Piché préside et M. Avila Bédard fait l'allocution de remerciements au conférencier.

***—Le 16 février a lieu, au restaurant Bertani, le premier dîner-causerie de la Société des Arts, Sciences et Lettres. Le conférencier est l'hon. L.-A. David, Secrétaire Provincial, qui parle de notre littérature nationale et de l'encouragement que veut lui accorder le gouvernement. M. Avila Bédard préside; M. Onés. Gagnon remercie le conférencier.

***—Le 29 février à l'Hôtel de Ville, "causerie du samedi" par M. G.-C. Piché devant les membres de la société. Sujet: impressions d'un voyage en Suède.

***—Le 11 mars, à l'école des Beaux-Arts de la rue Saint-Joachim, "causerie du samedi" par M. Jean. Bailleul, professeur de modelage et de sculpture à cette école; sujet: L'histoire d'une statue.

***—Le 14 mars, à l'Hôtel de Ville, concert-conférence par M. Henri Ortiz, gérant de la ville de Grand'Mère, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres et de l'Association des ingénieurs de Québec; sujet: la gérance des villes. Partie musicale remplie par M. Boulianne qui donne un extrait de "Madame Butterfly" avec Melle Thérèse Bernier au piano d'accompagnement.

***—Le 24 mars, "causerie du samedi" à l'Hôtel de Ville par M. G.-E. Marquis, chef du Bureau de la Statistique; sujet: L'histoire de la statistique.

***—Le 19 avril, une trentaine de membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres font une excursion à la cabane à sucre de M. Ed. Morel, à Beaupré.

***—Le 3 mai, dîner-causerie à l'Hôtel Saint-Roch, sous la présidence de M. Geo. Morisset, en l'absence de M. G.-C. Piché, président de la Société des Arts, Sciences et Lettres. L'hon. Juge Adj. Rivard fait une causerie sur les poètes et la poésie décadente. Remercient M. Rivard, M. C. J. Magnan et M. Fernand Choquette. Pendant et après le dîner, chant par M.M. Raoul Dionne, Placide Morency et Laurent Morency.

***—La Société des Arts, Sciences et Lettres compte, jusqu'à date, exactement 140 membres.

BIBLIOGRAPHIE

TROUÉES DANS LES NOVALES (par M. Jules Tremblay, Ottawa),

Nous avons reçu, avec l'hommage,—toujours préférentiel,—de l'auteur, le dernier ouvrage de M. Jules Tremblay, d'Ottawa. Le poète, si bien accredité déjà devant nos Lettres canadiennes, par plusieurs volumes de prose et de poésie, nous offre cette fois une gerbe de nouvelles qui enchanteront tout particulièrement les fervents du terroir. Bravo! une fois encore, et merci.

Nous avons lu ces légendes, contes, récits, qui s'étaient le long des 260 pages, sous un titre bien neuf: "Trouées dans les novales". Et au risque de nous attirer les foudres de l'Ecole des Acerbes, nous tenterons de dire pourquoi ce livre nous enthousiasme.

Quatre vertus maîtresses caractérisent le talent de M. Jules Tremblay. Dans sa prose comme dans ses vers, l'écrivain nous attache par l'élégance de sa phrase, son purisme et sa richesse de vocabulaire, par une érudition générale, une science profonde de l'âme de la race, et ce je ne sais quoi qui, dans tous ses récits, nous captive et nous entraîne à la manière d'Alphonse Daudet. Ces qualités de style, de vocabulaire, d'érudition et de psychologie apparentent M. Jules Tremblay aux écrivains les plus choyés de notre littérature. Les critiques qui vont chercher leur décalogue chez Brunetière pourront lui imputer quelques fautes contre leurs dogmes, mais ceux qui, avec Jules Lemaitre, jugent plutôt par impression, trouveront à "Des mots, des Vers" plus de charme et d'attrait et un meilleur exemple aussi que dans "Les Fleurs de Givre" et dans "Le paon d'émail".

"Trouées dans les novales", c'est un recueil de nouvelles qui ferait digne pendant au livre de l'abbé Groulx, "Chez nos ancêtres". Avec le "Chez nous" de M. Adjutor Rivard, les "Récits laurentiens" du Frère Victorin et "Les choses qui s'en vont" du Frère Gilles, le dernier livre de M. Tremblay enrichit notre patrimoine littéraire des meilleurs souvenirs dont a besoin la génération présente pour sauvegarder les caractères ethniques de la race latine au Canada.

Nous soumettons qu'il faudra puiser dans ces "trouées" quelques-unes des explications au miracle canadien. Ceux qui consacrent leurs talents et leur activité au bénéfice de la survivance et de l'émancipation de notre race devront étudier ces marges de l'histoire. Et l'histoire n'est vivante et acceptable que si la forme chronologique est revêtue de la tradition.

Le présent ouvrage de M. Tremblay nous fait aimer la vie de chez nous dans ce qu'il lui reste de fidèle au passé. Et ses récits, comme ceux de Benjamin Sulte et de Louis-Joseph Doucet, "s'offrent naïvement à l'attention des gens heureux qui croient encore à l'âme canadienne diverse en ses aspects." Lisez "une guignolée", le "retour au vieux temps", "la poule noire", les "voix mortes", "la dette", "dans la tempête", le "dîner du curé" et "le petit chantre". J'ai l'agréable certitude que vous rendrez grâce à l'auteur de nous avoir émus en nous portant à souhaiter que l'âme populaire conserve la droiture d'autrefois, la bravoure généreuse et la simplicité, vertus génératrices du bonheur qui marqua de tant de pierres blanches la vie de nos ancêtres.

ALPHONSE DESILETS.

Dans son numéro de mai "*La Canadienne*, magazine français publié à Montréal, contient un conte intitulé: "Le Quêteux" dont l'auteur est M. Damase Potvin. C'est l'histoire—fictive, puisque c'est un conte—d'un désabusé de la vie qui, après des malheurs domestiques—le thème est classique—quitte le monde, le grand monde, où il a vécu et se fait vulgaire chemineau, pour jouir des plaisirs de la vie nomade et être libre de tout lien social. Une rencontre fortuite, vingt ans après, le met en face d'un ami d'enfance—à Québec même—ami qui lui ouvre son cœur et son foyer, avec l'espoir de le ramener dans le sentier d'une vie plus en harmonie avec ses connaissances et le milieu où il avait jadis évolué. Mais l'appel de la route, des champs et des bois est plus fort et l'emporte—et le chemineau reprend sa vie d'aventure. C'est un conte à lire, non pour la leçon qui s'en dégage, mais à cause de ses qualités de style à l'allure toute bohémienne.

G.-E. M.

"ECLAIRONS LA ROUTE".—par C.-J. Magnan, inspecteur général des écoles catholiques—volume de grand format contenant 250 pages. C'est une réponse à un livre intitulé "The Right Track" publié à Toronto en 1920, et traitant d'instruction obligatoire. Attaqué dans ce volume, M. Magnan n'a pas hésité à fourbir ses armes et à démantibuler prestement l'échafaudage, ou plutôt, le camouflage de l'obligation scolaire. Le volume est partagé en neuf chapitres qui exposent la question controversée "à la lumière des statistiques, des faits et des principes". Le livre de M. Magnan causera sans doute une excellente impression, car il est fortement documenté. C'est tout un arsenal qui sera des plus utiles à nos défenseurs quand nos "protecteurs habituels" voudront ressusciter la question de l'école obligatoire, qui a notoirement fait faillite partout où elle a été essayée.

G.-E. M.

"LE FONCTIONNAIRE"—Organe officiel de l'Association des fonctionnaires du Gouvernement de Québec—Tel est le titre d'un *Bulletin* mensuel qui vient de faire son apparition avec les premières fleurs du printemps. De format modeste, mais de toilette soignée, il a bonne apparence et il contient plusieurs articles poudrés et remplis de sens. La photogravure du premier ministre Taschereau figure sur sa première page, encadrée d'un article de tête intitulé: "Salut au Bulletin" et d'un autre consacré à "Notre Association". Dans celui-ci, on fait une revue de ce que l'Association a gagné, depuis sa fondation, en 1918, pour le bien-être de ses membres. Le *Bulletin* est bilingue, montrant par là sa largeur de vue envers la minorité.

Nous avons confiance que cet organe saura, par sa pondération et sa rédaction substantielle, contribuer à faire apprécier à sa juste valeur le fonctionnaire et que ses pétitions, ses justes pétitions seront toujours accueillies avec faveur de la part des autorités provinciales.

G.-E. M.



L'on voudra bien adresser les commandes comme suit:

Le Terroir

Case postale 366,
Québec

Les livres canadiens sont aujourd'hui très recherchés par les bibliophiles et ils sont généralement rares, du moins pour la plus grande partie. Nous sommes heureux d'établir le Service de Librairie du Terroir qui donnera, croyons-nous pleine satisfaction. Grâce à ce service, nous croyons être en mesure de remplir toute commande de livres canadiens, anciens et nouveaux, qu'on voudra bien nous faire parvenir, et cela au plus bas prix de livre canadien. Nous publions une quatrième liste des livres canadiens dont nous pourrons disposer; elle sera suivie d'autres listes à l'infini. Nous ajoutons les prix de ces volumes. L'on peut même nous commander les livres qui n'apparaissent pas actuellement sur nos listes:

QUATRIÈME LISTE

AHERN, DR GEO.—Les maladies mentales dans l'œuvre de Courteline. Conférence.....	0 75
BELLERIVE, GEO.—Conférences et discours de nos hommes publics en France.....	1 00
BELLERIVE, GEO.—Monument Montcalm à Québec.—Fête d'inauguration 16 octobre 1911.....	0 50
BELLERIVE, GEO.—Orateurs canadiens-français en Angleterre, en Ecosse et en Irlande.....	0 75
BELLERIVE, GEO.—Délégués canadiens-français en Angleterre de 1763 à 1863.....	1 00
BÉGIN, ABBÉ L.-N.—La Primauté et l'Infaillibilité des Souverains Pontifes Q 1873, 430 p.....	1 50
BÉGIN.—Le Culte catholique Q 1875—XIV—181 p.....	1 00
BRUCHÉSI, ABBÉ P.-N.—Conférence sur la Charité Q 1882—119 p.....	0 40
BUIES, ARTHUR.—L'ancien et le futur Québec.....	0 70
BUIES, ARTHUR.—Sur le parcours du chemin de fer du Lac St-Jean.— 2 Conférences.....	1 00
BUIES, ARTHUR.—Québec en 1900.....	0 50
FABRE, HECTOR.—Chroniques.....	3 50
DIONNE, N.-E.—Fête Nationale des Canadiens-français célébrée à Windsor, Ont., 25 juin 1883.....	1 25
FAUCHER DE SAINT-MAURICE.—Choses et autres.....	1 00
FAUCHER DE SAINT-MAURICE.—La question du jour.—Resterons- nous français?.....	0 75



Vous désirez des

CHOCOLATS?

Demandez les

CANDIAC

Ce sont les meilleurs

Notre devise, comme nos produits, se résume en
un seul mot:

EXCELLENCE

Bonbons Candiac
(Canada) Limited